

Commentaires

Numéro 28, mai-juin 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20777ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1987). Compte rendu de [Commentaires]. *Nuit blanche*, (28), 29–37.



LES MATINS DU NOUVEAU MONDE
Yves Berger
Grasset, 1987; 19,95\$

Les matins du Nouveau Monde est un roman sur l'amour des mots qui transportent, font voyager, sur les mots qui font rêver et surtout sur les mots qui aident à vivre. Yves Berger s'est payé le luxe de concevoir un livre sur le pouvoir merveilleux du langage dans notre vie et sur nous-mêmes. Il remonte ainsi à la source de la vocation de l'écrivain.

On voit dans le roman comment un enfant décide de son propre destin en se choisissant de nouveaux ancêtres, un nouvel environnement, une nouvelle langue plus riche et plus voluptueuse selon lui que la sienne propre, une nouvelle flore et une nouvelle faune. On voit comment un individu se crée lui-même en allant chercher les influences qui le stimuleront à devenir ce qu'il veut devenir. Pouvoir de transformation du langage!

La barrière entre le réel et l'imaginaire bascule dans ce roman et ces deux univers s'interpénètrent pour mieux s'enrichir l'un de l'autre. Le rythme du roman est celui d'une chevauchée, d'une poursuite, d'une course effrénée, de l'urgence de vivre le plus pleinement possible. On comprend l'attrait qu'exercent sur l'auteur les coureurs des bois, les

Indiens, les généraux d'armée, les Noirs du Sud des États-Unis qui veulent s'affranchir de l'esclavage, somme toute, les êtres libres; on comprend aussi son attirance pour le vent. Pouvoir de libération du langage!

Amant des livres, magicien des mots, Yves Berger découvre pour nous ses lecteurs et ses lectrices, un nouveau monde, un monde que nous avons de la difficulté à accepter, un monde dans lequel les filiations autres que biologiques sont tout aussi importantes et peut-être même davantage, un monde sur lequel les matins se lèvent actuellement.

Nicolanne Cloutier

MOI, TITUBA, SORCIÈRE... NOIRE DE SALEM
Maryse Condé
Mercure de France, 1986;
22,95 \$

Après le succès de *Ségou* (tome 1: *Les murailles de la terre*, 1984; tome 2: *La terre en miettes*, 1985), fresque historique d'un empire d'Afrique occidentale aux XVIII^e et XIX^e siècles, Maryse Condé explore une veine historique toute différente dans son dernier roman où elle choisit de donner la parole à Tituba, esclave noire, accusée de sorcellerie lors des procès tristement célèbres de Salem, en 1692.

Moi, Tituba, sorcière constitue, à presque trois siècles de distance, la réponse à une histoire lacunaire dont les oublis trahissent les préjugés. Des origines imprécises, un destin inconnu, une existence presque entièrement réduite à des témoignages qui ressemblent trop à ce que voulaient entendre les puritains de l'époque, la vie de Tituba est tronquée, gommée par l'Histoire. Ainsi, ce récit à la première personne où Tituba, narratrice, raconte enfin sa vie, ouvre une brèche dans ce mur de silence et dévoile une face cachée d'un autre



texte, *Les sorcières de Salem* d'Arthur Miller.

Née du viol d'une Africaine par un marin anglais, Tituba assiste tout enfant à l'exécution de sa mère. Elle est alors recueillie par Man Yaya, une Nago possédant un grand pouvoir, qui l'initie aux secrets des plantes et de la communication avec les invisibles. Seule, dotée d'un savoir respecté par les esclaves mais damné par les Blancs, Tituba va à la rencontre de ses semblables pour ne trouver souvent qu'une solitude encore plus grande. Solitude de l'esclave fière et rebelle, solitude de l'exilée perdue dans un univers de Blancs hantés par Satan, solitude de l'accusée coupable de sa race et de sa différence. Pourtant, cette existence dure est ponctuée de joie car Tituba aime l'amour et la nature. Sa grande compassion pour ceux qui souffrent l'amène à connaître des moments d'intense amitié et de tendresse profonde.

Sur un ton intimiste, parfois marqué d'accès de révolte où me semble affleurer la vigueur césairienne — «Ah oui, je l'oubliais notre esclavage n'est pas terminé. Oreilles coupées, jarrets coupés, bras coupés. Nous explosons dans l'air comme des feux d'artifice. Voyez les confettis de notre sang!» (p. 161) — Maryse Condé réussit dans ce roman à nous faire vivre de l'intérieur toute l'horreur de l'esclavage.

Même si l'on sent à certains indices (évoquant du féminisme, réflexions de la narratrice sur l'avenir) qu'il s'agit bien de la vision contemporaine et romancée d'un personnage du passé, Tituba, l'héroïne reconstruite et imaginée par la romancière antillaise n'en demeure pas moins crédible et attachante.

En terminant ce roman, je ne peux m'empêcher de songer à ces quelques mots de Césaire dans le *Cahier d'un retour au pays natal*: «Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche.» (p. 22)

Céline Babin

LES YEUX BLEUS CHEVEUX NOIRS
Marguerite Duras
Minuit, 1986; 13,95 \$

Ce livre aura opéré en elle deux lectures. La première, primitive, pleine de larmes, collée à ses deux héros «qui pleurent comme ils s'aimeraient» (p. 112), qui n'en finissent plus de pleurer l'histoire humaine trop humaine, de pleurer l'impossible rapport sexuel, de pleurer le deuil.

La deuxième, on la nommerait lecture schizée. Soit celle qui, comme le temps et la mémoire de l'homme et de la femme de l'histoire, est battement d'oubli, perte et rappel répété de la perte. La perte du jeune Oriental au nom sublime, au nom crié, avant la désespérante séparation.

Cette image fixe, là. Vous la voyez qui engage trois regards dans l'inférieure déréalisation du regard. Qui engage la difficulté que vous avez et que j'ai à voir au-dedans de la chose intérieure, au lieu le plus profond de la jouissance de la femme de l'histoire, avec les autres hommes.

Qu'il soit lu depuis la chambre close, dans la chambre de l'hôtel des Roches, ce livre, ou sur les différentes scènes d'un théâtre virtuel, «il devrait sembler qu'on entende encore

qui se tient dans tels passages de la lecture: quand l'écriture c'est la représentation de la lecture elle-même, la nuit du texte, la voix de la lecture intérieure. Peut-être serait-ce ça, l'idée de Dieu.

Chantal Saint-Jarre

LA VIE DE LISZT EST UN ROMAN

Zsolt Harsanyi
Actes Sud, 1986; 36,85 \$

Bien sûr, la vie de Franz Liszt est un roman! Celui du héros romantique «classique» dont l'image s'est imposée au XX^e siècle, faite d'excès et de démesure. Interprète de génie, compositeur tourmenté et étrangement moderne, séducteur insatiable, il a terminé sa vie comme il a voulu la commencer: dans le froc d'un prêtre. Il a étudié avec Salieri et Czerny, connu Beethoven, fréquenté Chopin, Berlioz et Wagner dont il fut le malheureux beau-père. Sand, Hugo, Balzac et Musset comptaient parmi ses amis. Bref, à lui seul, Liszt incarnait l'esprit de la culture et de la «bonne» société européenne du XIX^e siècle.

Mélange d'érudition et de sensibilité, *La vie de Liszt est un roman* est la traduction, par Françoise Gal, du roman du poète et romancier hongrois, Zsolt Harsanyi (1889-1943). Curieux d'ailleurs qu'il ait fallu attendre près de 50 ans avant de pouvoir lire, en français, un texte paraît-il célèbre dans le monde entier. D'autant plus curieux que ce livre de plus de 500 pages se lit d'un couvert à l'autre comme une belle histoire dont il nous tarde de voir la fin. Liszt y est décrit avec tous ses tourments et dans tout son éclat. Une certaine pudeur, cependant, voile l'image de cet être sensuel que savait être Liszt. Question d'époque peut-être.

À lire en écoutant l'unique sonate en si mineur sous les doigts d'Alfred Brendel pour se



rendre compte que le romantisme garde toujours de sa modernité.

Gilles Chaumel



LES ÉGAREMENTS DE MONSIEUR RENÉ

Claude Bourgeyx
Arlea, 1987; 20,95 \$

On connaît peu de choses de l'écrivain bordelais Claude Bourgeyx sinon que *Les petits outrages* (Castor astral, 1985) autorisent qu'on le considère comme l'héritier de Marcel Béalou et Jacques Sternberg dans le champ peu pratiqué de

la très courte nouvelle, ayant du premier gardé certaine inclinaison onirique et du second la causticité. On dit par ailleurs qu'il mène une carrière convaincante de dramaturge. Romancier, il m'avait laissé perplexe avec ses *Coups de foudre* paru chez Belfond en 1985. Le pattern de nomenclature qui fondait ce roman familial accusait les défauts du genre, notamment le circuit d'aller-retour du noyau familial restreint aux branches collatérales.

À bien considérer son nouveau roman, *Les égarements de monsieur René* — quel titre! —, peut-être que la nomenclature en serait encore le principe directeur, à la différence que ce qui était traité horizontalement (la collatéralité face à la mort) passe ici dans le registre plus dynamique de la verticalité. Bourgeyx s'est souvenu de *La tour des miracles* de Brassens (tonton Georges n'a pas écrit que des chansons) et de l'intérêt du microcosme de l'édifice à logements. Les voisins de monsieur René sont d'abord donnés dans l'innocence de leurs manies. Ainsi, ceux qui habitent le palier immédiatement inférieur portent à la mandoline un amour immodéré. Viennent-ils à partir, ils sont remplacés par deux hommes qui écoutent à perpète des valses musette. Troisième acte: chant tyrolien. On m'accordera de ne pas révéler le sort de mademoiselle Hélène, la fleuriste qui vend les roses au poids, et de mademoiselle Marthe qui propose le pain d'épices au mètre — l'intrigue est un plaisir. Il importe surtout de remarquer que l'innocence dissimule des vertus dramatiques et que ces paradigmes (musette, mandoline, Tyrol; fleuriste, pâtissière) sont traités au mieux dans cette construction qui mérite totalement son appellation de roman dans ce que celle-ci est délivrée du ronronpetitpatapon de ses tâcherons et dans ce qu'elle s'offre comme substance de l'imaginaire. Bourgeyx vend *Monsieur René* à l'eudémonomètre.

Gilles Pellerin



l'histoire alors qu'elle aurait cessé d'être lue» (p. 113). Qu'on entende... l'épaisseur du silence. Ou: les rires, les cris, la *Norma*. Ou l'assaut des vagues, certaines nuits blanches, contre le mur de la chambre et leur déferlement à travers les paroles. À travers la sombre lumière des yeux bleus cheveux noirs — cet objet privilégié surgi de quelque automutilation induite par l'approche même du réel.

Dédié à Yann Andréa, ce texte réaliserait-il le rendez-vous, à minuit, de *L'été 80*? En marquerait-il le commencement de la fin? — Oui et non. Car tout amour durassien se sera toujours-déjà produit ailleurs, dans l'immensité indienne par exemple. Et chaque livre en présenterait l'interminable anamorphose avec, au centre, cette différence qui fait le livre. Ce serait tout aussi bien *Le ravissement de Lol V. Stein*, *La Musica*, *La maladie de la mort*, *Le camion*, *La pute de la côte normande*.

Parlerai-je enfin de la lecture qui acquiesce et simultanément qui résiste? Oui. Voilà, c'est cette idée de Dieu. Elle traverse les passages du livre, contre les masses de pierres. Elle serait l'incandescence du baiser, l'indécence du désir, «l'émotion devant le dévoilement de la parole» (p. 139), devant le dévoilement du visage de la femme de l'histoire. Cette idée de Dieu, elle est peut-être l'autre nom de l'écriture, le nom de la connaissance vivante, voilée, pleine de sang,



LA DÉFENSE DE L'INFINI Louis Aragon Gallimard, 1986; 24,95 \$

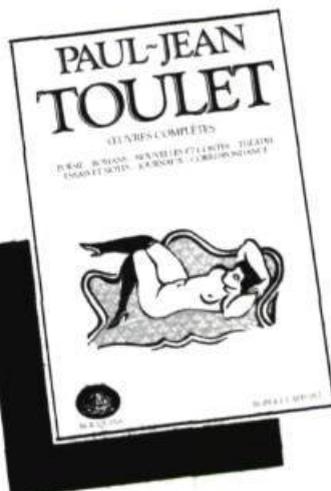
« Charmantes lèvres, votre bouche est pareille à celle d'un visage qui se penche sur un dormeur, non pas transverse et parallèle à toutes les bouches du monde, mais fine et longue, et cruciale aux lèvres parleuses qui la tentent dans leur silence, prête à un long baiser ponctuel, lèvres adorables qui avez su donner aux baisers un sens nouveau et terrible, un sens à jamais perverti. [...] Touchez ce sourire voluptueux, dessinez de vos doigts l'hiatus ravissant ». Tirée du *Con d'Irène*, l'une des huit parties qui composent *La défense de l'infini*, cette citation me semble celle qui parle le mieux de la production érotique d'Aragon: production servie par une écriture ample et lyrique, par un sens aussi. Et cette forme de littérature ne peut sans doute nous atteindre qu'ainsi: lorsque sont interrogés les mécanismes du désir et de la perversion, donc lorsque s'élabore une réflexion qui engage le corps et son plaisir — le plus grand indicible du corps — dans une certaine métaphysique.

C'est cet aspect de *La défense de l'infini* qui nous rejoint et fait que ces textes écrits il y a 60 ans sont aujourd'hui troublants. Un côté *jeune homme en colère*, qui parle cochon pour la provocation, résiste moins au temps, suscite même l'amusement. On peut

voir là le signe que le politique, dans l'expression du sexe, s'est maintenant déplacé: l'interdit ne réside plus dans le langage et ses excès, mais dans un lieu irrédicible à toute appropriation, qui pourrait bien être celui de l'émotion érotique, de cette dépense infinie dont il faut prendre la défense. C'est pour ces moments où il nous y fait advenir qu'on lira Aragon.

Pour la petite histoire, précisons aussi que *La défense de l'infini* fut frappé d'interdit par le groupe surréaliste qui accusa Aragon de « céder à la tentation littéraire ». L'écrivain détruisit son roman dont il ne reste que ces fragments publiés aujourd'hui par les éditions Gallimard. Vous ne lirez donc pas une histoire, mais une suite de tableaux, pamphlets, réflexions desquels nous parvient malgré tout le bonheur de l'émotion parfois, et qui assure à ces fragments une cohérence fondamentale.

Francine Bordeleau



laisse au lecteur la bouche lourde de références à la mythologie ou aux personnages de l'époque.

L'intérêt que peuvent susciter ces *Œuvres complètes* se situe donc plutôt du côté de la production « secondaire » de l'écrivain (romans, nouvelles, notes d'art). C'est en effet sous

ses formes que Toulet joue le mieux de sa veine ironique et tendre, nous offrant de délicieux portraits et tableaux de mœurs: celui de *M. du Paur homme public*, monarchiste impénitent dont les vices nous sont sympathiques, celui de *Nane*, fille de la rue et plus précisément du trottoir pour qui l'avènement de la III^e République signifie la possibilité de voir éclore ses talents de critique d'art, ou encore celui de *Béhanzigue* et de ses amis de boulevard, qui fait de Toulet le précurseur du Prévert scénariste et de Queneau. Et si l'humour de Toulet s'édifie souvent sur le dos de la démocratie naissante (ainsi, lorsqu'il affirme, rendant compte d'une exposition, que c'est le public et non les toiles qui aurait besoin d'être verni), il laisse également une grande part à l'érudition perverse: l'art de la citation apocryphe et de l'attribution erronée. Toulet précurseur de

ŒUVRES COMPLÈTES

Paul-Jean Toulet
Robert Laffont, Bouquins,
1986; 24,95 \$

Parmi la nomenclature des écrits que Borges attribue à son illustre Pierre Ménard, l'« analyse obstinée des coutumes syntaxiques de Toulet » côtoie une transposition en alexandrins du *Cimetière marin* de Valéry. Évoquant ainsi les derniers avatars d'une poésie post-symboliste française parvenue à son point de saturation, Borges laisse entrevoir le statut d'écrivain mineur où sera maintenu Paul-Jean Toulet, condamné à être apprécié pour les seules ressources rythmiques et mélodiques de sa poésie. Encore aujourd'hui, Toulet doit sa « notoriété d'anthologie » à la perfection formelle qu'il a su apporter à l'art de la contre-rime, mais qui malheureusement se prête chez lui à de nombreux poncifs sentimentaux et à un surcodage fin de siècle qui



LES JEUX DE LANGAGE

Laure Hesbois

À travers calembours, contrepèteries, charades, rébus, mots croisés et autres logoglyphes, l'auteure s'applique à découvrir la source profonde du plaisir que suscitent les jeux de mots. Une réjouissante illustration des propriétés ludiques du langage.
332 pages 29,95 \$

Un choix de nos livres sera disponible au stand A6-A7 et au stand 237 au Salon du livre de Québec.



L'ADMINISTRATION : UNITÉ ET DIVERSITÉ / ADMINISTRATION: UNITY AND DIVERSITY

Benoit Bazoge et
Gilles Paquet

Ce choix de textes veut contribuer à mieux faire connaître l'univers de l'administrateur. La grande diversité des thèmes abordés et l'unité d'approche commune à des secteurs très différents permettront au lecteur de constater l'envergure et la qualité des recherches menées à la faculté d'administration de l'Université d'Ottawa.
354 pages 23,95 \$

Les Presses de l'Université d'Ottawa

Ces ouvrages sont disponibles chez votre libraire.

commentaires

Borges? Non, les deux écrivains s'abreuvent plutôt à la même source: Marcel Schwob et ses *Vies imaginaires*. Et ce qui illustre la différence entre un écrivain mineur et une figure dominante comme Borges, c'est ce virage raté, au tournant du siècle, par un Toulet obnubilé par la tradition psychologique du XIX^e et incapable de saisir les virtualités métaphoriques du jeu érudit.

Malgré ces réserves, le lecteur prendra plaisir à butiner parmi ces 1,500 pages agrémentées d'un appareil de notes remarquable. Mais qu'il ne se laisse pas prendre au jeu de la maquette du livre: Toulet fut décadent, ses livres beaucoup moins.

André Lamontagne



demeure pas moins typique des meilleures pages auxquelles l'auteur nous a habitués; elles nous révèlent l'essence de Bove même. Au delà de l'intrigue, le récit étonne par la modernité de sa structure. La fin est remarquable, à la fois inattendue et déroutante.

La littérature des années 80 redécouvre un bon nombre d'écrivains, a priori jugés mineurs, mais qui s'imposent de plus en plus; que l'on pense à Pierre Herbart, C.-L. Philippe (les éditions Ipomée viennent de rééditer l'intégrale de son œuvre), Eugène Dabit, tous mettant en scène un monde pauvre, misérable et défavorisé. Mais il est certain qu'au premier plan s'inscrit le nom d'Emmanuel Bove, prêt à reconquérir la place de choix qui lui est due.

François Ouellet

LA DERNIÈRE NUIT

Emmanuel Bove
Castor astral, 1987

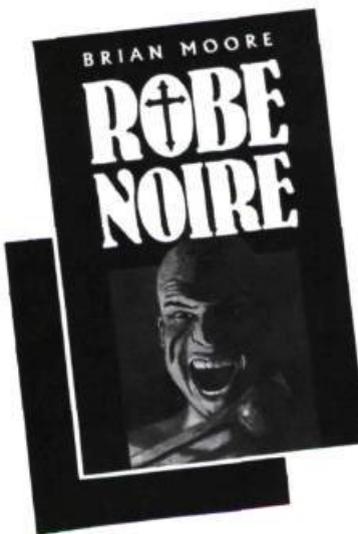
La réédition de *La dernière nuit* — paru initialement en 1939, mais écrit en 1927 — s'inscrit dans cette lignée d'œuvres de Bove inspirées de Dostoïevski. Il s'agit alors de longues réflexions sur les thèmes de la culpabilité et de l'expiation. Dans *La dernière nuit*, le protagoniste (Arnold Blake) a apparemment commis un crime que sa grande faiblesse supporte douloureusement. Plongé dans un profond désarroi, il aspire au suicide. Il ouvre donc le gaz et attend; mais bientôt, à son insu, le vertige le surprend... L'espace d'une dernière nuit, il bascule dans l'abîme; l'abîme de la mort, certes, mais aussi l'abîme de la conscience, méditant alors un crime qu'il cherche à racheter. Comme dans *Crime et châtiement*, le personnage qui se fait coupable, et par conséquent, coupé du reste des hommes, devient la proie de tourments incessants qui le conduisent aux abords de la folie.

Outre ces références au grand écrivain russe (Bove a lui-même, par son père, des origines russes), le texte n'en

chez les *Sauvages*: choc de cultures, de modes de vie et de croyances spirituelles.

La recette est assez typique. Choisir un cadre exotique et des événements historiques qui captivent l'imagination populaire. Ajouter force détails ethnologiques pour en assurer l'authenticité, et assaisonner de juste assez de sexe pour piquer l'intérêt du lecteur. Servir le tout dans une couverture tapée à l'œil et le tour est joué.

Mais «roman historique» et «littérature» ne vont pas toujours de pair. Dans ce genre, l'aspect romanesque doit être bien développé, sinon il se fait écraser par le poids cumulé des fastidieux détails. Carpentier a réussi à merveille cet équilibre dans *Le siècle des Lumières*. Moore, lui, n'a pas la main aussi heureuse.



Le malheur c'est que dans *Robe noire* la charpente du récit est bien trop fragile pour supporter le fard et les parures. Bien sûr on finit par connaître les moindres détails (sans doute d'une scrupuleuse exactitude) des habitudes vestimentaires et gastronomiques des Amérindiens de la Nouvelle-France, sans parler des mœurs sexuelles; mais est-ce un roman ou une thèse anthropologique qu'on lit? Les personnages sont à peine esquissés et l'action

quasi inexistante. Quant à l'intrigue, elle ne va nulle part et s'essouffle rapidement.

Seule note positive: on dit de Brian Moore qu'il n'emprunte «jamais deux fois le même sentier». Nous voilà rassurés.

Robert Hayhurst

L'ÉQUIPÉE MALAISE

Jean Echenoz
Minuit, 1986; 18,95 \$

Lauréat du Médicis 1983 pour *Cherokee*, Jean Echenoz signe, avec *L'équipée malaise*, son troisième roman. Echenoz apparaît ici égal à lui-même: déconcertant, amusant, avec un goût marqué pour la métaphore savante et, déjà, un style inoubliable qui révèle les influences du Nouveau roman (froideur et descriptions objectives) et de l'OULIPO, l'Ouvroir de littérature potentielle (émanation de l'Académie de 'pataphysique fondée par Alfred Jarry, l'OULIPO est la rencontre, placée sous le signe du divertissement et de la loufoquerie, entre mathématique et littérature, et se veut une sorte d'Académie de la dérision intellectuelle).

En situant le lieu d'où parle Echenoz vous aurez compris que *L'épopée malaise* est un récit inclassable. Surtout pas analyse psychologique, ni tout à fait thriller ni tout à fait polar, c'est, semble-t-il, pour confondre le lecteur que le roman emprunte à ces deux genres. L'anecdote elle-même, introduite de façon complaisamment compliquée, n'est en somme que le prétexte servant de véhicule à la virtuosité. Et virtuose il faut l'être en effet pour rendre lisible l'improbable histoire de Jean-François Pons, petit Français exilé en Malaisie à la suite d'une peine d'amour, qui s'y nomme lui-même duc pour mieux régner sur sa plantation d'hévéa et qui, pour mâter une rébellion qui se déclare après quelques décennies de dictature incontestée, fait venir de France des renforts



culièrement appréciable, voire inestimable. On ne peut guère parler, bien sûr, de Grand Oeuvre qui fera date. Mais il montre bien que, comme le disait Claude Ollier, l'écriture c'est aussi un «périlleux, contournant exercice d'approche» ou peut-être un «jeu d'enfant».

Francine Bordeleau

AVENTURES DANS LE COMMERCE DES PEaux EN ALASKA

John Hawkes
Seuil, 1986; 25,95 \$

Si Sunny se met à raconter les nombreuses péripéties vécues en Alaska, c'est pour trouver l'explication ou la solution du conflit qui l'a toujours secrètement opposée à son père surnommé l'Oncle Jake (lire l'On-

cle Sam). Sunny se sent abandonnée par lui, trahie par la disparition mystérieuse de ce grand intrépide de souche française élevé dans le Connecticut, qui a une «ueur d'aventure» dans le regard (p. 14), homme plus légendaire que l'Alaska. «Peu importe si la vie de l'Oncle Jake est le récit d'une séduction et d'une trahison envers moi» (p. 110), déclare-t-elle faussement.

Ce long, très long roman — qui a la tristesse de tourner souvent en rond sans vraiment ennuyer — évoque les petits mythes et les grands clichés du Nord. On a ainsi droit au folklore habituel: chasse aux bébés phoques, combats contre des ours astucieux, escalades impossibles, naufrages, accidents d'avion, alcool, Indiens, Canadiens français paresseux et baragouinant un vilain patois (sic), mal du pays et mal de dents avec, pour le même prix,



— armés — qui seront embarqués à bord d'un cargo cyprite. Avec, en prime, imbroglis tout aussi improbables, filatures, enlèvement, personnages abracadabrants et autres vagues trafics d'armes.

Lorsque réussi, lorsque brillant, l'exercice de style en littérature est une chose parti-

de longs clins d'œil à la France (ô mère-patrie!) que Sunny souhaite retrouver. En effet, la petite narratrice devenue grande — qu'une enfance exceptionnelle a menée tout droit à la prostitution: «La mine d'or de mon père, je l'ai

ACTES SUD... pour des romans différents

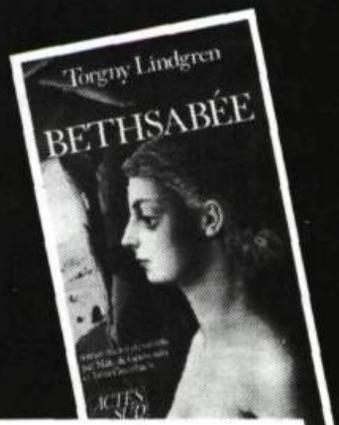


LA VIE DE LISZT EST UN ROMAN

de Zsolt Harsanyi 536 pages
Depuis son enfance difficile, ses réussites, ses rencontres, ses gloires et ses passions pour les femmes, Franz Liszt fut l'un des plus grands pianistes de son temps.
Une fresque colorée qui se lit avec le même plaisir et la même facilité qu'un récit d'aventures.

MINIMUM VITAL

de Peter Seeberg 180 pages
Tom est un écrivain raté, arrivé au bout du rouleau. Sa femme, elle-même écoeurée par sa paresse et ses mensonges, est sur le point de le quitter. Surgit alors un personnage désinvolte, riche, blasé, qui offre à Tom une chance inespérée...



Lauréat du prix Fémina étranger

BETHSABEE
de Torgny Lindgren 344 pages
La passion du roi David pour Bethsabée, l'épouse d'Urié. L'adultère royal, le meurtre d'Urié, la naissance de Salomon et le châtiement de David font de ce livre un roman éblouissant de sensualité et de violence.

Distributeur exclusif :
Les Éditions françaises inc.
1411, rue Ampère, Boucherville, Qué., J4B 5W2
tél. : (514) 641-0514, 871-0111, 1-800-361-9635

commentaires

découverte dans le sexe» (p. 15) — ne rêve que de rencontrer un petit Français du nom de Pascal qui lui apprendra la langue de Molière... sur l'oreiller. Voilà sans doute tout (et j'en passe) ce qui a séduit le jury du prix Médicis étranger. Et domino, les lecteurs ont chaud (air connu)!

Michel Dufour

BESTIAIRE

Agustin Gomez-Arcos
Le Pré aux Clercs, 1986;
22,95 \$

Encore une fois, Agustin Gomez-Arcos s'en prend au fascisme. Alors que dans *Un Oiseau brûlé vif*, son roman précédent, il mettait en scène le régime franquiste, dans *Bestiaire*, il s'attaque à la nouvelle droite française et à l'apparition des mouvements néonazis. Les récits de Gomez-Arcos sont manifestement empreints d'une contestation sociale et politique; ce qui n'en fait pas pour autant une littérature simplement engagée. C'est avant tout un dégoût moral qui se dégage des romans de l'écrivain espagnol grâce à l'usage qu'il fait du cynisme et de l'obsécité.

Dans la ferveur de l'esprit révolutionnaire qui a entouré les événements de Mai 68, une anarcho-machin-truc décide de mettre au monde une sorte de monstre prédestiné à polluer et à détruire la bourgeoisie de l'Europe décadente. Pour accomplir sa mission humanitaire, la jeune Parisienne s'adonne à une orgie, au cours de laquelle elle ouvre son ventre aux «gènes corrompus de trois mecs enrichis par les pires tares raciales.» Par malheur, de cette «trinité barbare» naissent des triplets on ne peut plus purs, blonds aux yeux bleus et qui se vouent à des actions fascistes. Mais cette progéniture est appelée à se radicaliser davantage car, de ses propres enfants, cette mère sacrificielle donne naissance à un être encore plus



effroyable: un militaire en tenue de combat, les armes à la main.

Essentiellement, le roman de Gomez-Arcos présente une allégorie de la société française actuelle avec ses tendances racistes. Malheureusement, peut-être, cette longue métaphore ou plutôt cette grossière caricature manque de subtilité. Le bavardage à caractères scatologique et sexuel se fait au détriment de l'action. L'effet est réussi, mais on se fatigue à la longue de cet excès, d'autant plus qu'il n'est pas étoffé, comme dans les romans précédents de l'auteur, par une intrigue assez forte.

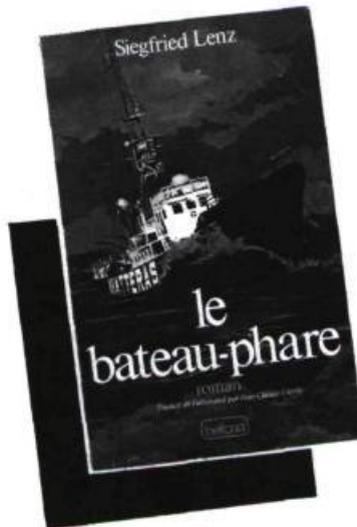
Isabelle Ferland

LE BATEAU-PHARE
Siegfried Lenz
Belfond, 1986; 22,95 \$

Lever ou ne pas lever l'ancre. L'enjeu dramatique est simple, visuellement clair, lourd d'implications morales; la situation, explosive, propice à tous les morceaux de bravoure. Voilà sans doute ce qui, dans le court thriller de Siegfried Lenz, a séduit Jerzy Skolimowski, dont le film sorti cette année nous vaut à coup sûr cette tardive traduction française.

Le dilemme est lourd de conséquences. Dans l'immédiat

après-guerre, les bateaux-phares, par leur position fixe, servaient de repère aux autres navires pour éviter les champs de mines. Lever l'ancre, c'est compromettre la sécurité maritime. Le capitaine Freytag s'y refuse, contre le Dr. Caspary et ses deux acolytes qui ont investi son bateau et comptent bien s'en servir pour échapper à la justice. Mais il s'oppose également à toute tentative de ses hommes, avec lesquels fait corps son propre fils, pour neutraliser le trio de gangsters en fuite. La double partie de bras-de-fer qui s'engage alors vise au moins autant, pour Freytag, à empêcher le bateau de bouger qu'à reconquérir son fils vaincu de sa lâcheté. À l'image de son théâtre, cet affrontement à huis clos est à la fois immobile et instable: son issue ne fait aucun doute (elle sera violente), mais les chemins qui y mènent sont des plus sinueux, sans autre but que de ménager le suspense en retardant le plus possible le dénouement.



Siegfried Lenz gagne d'avance son lecteur par ce récit parfaitement rectiligne, efficace comme un coup de poing, et l'extrême concision d'un style sans apprêt qui donne un relief saisissant aux gestes, aux attitudes, aux mouvements, tout en laissant le champ libre aux grandes joutes oratoires où

s'affrontent le capitaine attentiste et le dandy du crime. Rien à ajouter, une fois le livre clos. L'auteur de *La leçon d'allemand*, pour payer son tribut aux lois du genre, ne s'aventure guère hors des limites d'un brillant savoir-faire. *Le bateau-phare* a la coque robuste, mais il mouille dans des eaux fort encombrées.

Thierry Horguelin

JE LÈGUE MON ÂME
AU DIABLE

German Castro Caycedo
Seuil, 1986; 19,95 \$

La jungle cauchemardesque de l'Amazonie, espace d'angoisse et d'agonie qui décompose les personnalités les plus assurées par ses embûches et par une solitude immense qui est la source d'un surnaturalisme inquiétant, vient de nous donner avec ce livre de Caycedo un dernier roman du type *indigéniste*, décrivant par le biais du témoignage oral la condition des péons et des Indiens exploités par de grotesques propriétaires américains. Le drame commence lorsque Martin Morningstar, un riche promoteur de tourisme dont on ne compte plus les échecs catastrophiques, décide d'installer un camp de chasse sur les bords sauvages et désertiques du Yari. La violence de ses appétits d'aventure n'a d'égale que son ingénuité consternante, et lorsque l'affaire tournera au vinaigre, il abandonnera presque sans y penser ses employés dans cet enfer vert. Une même légèreté sans flair les mènera à des échecs répétés, désespérant d'échapper à la forêt fiévreuse, à ses tigres, ses rapides impraticables et ses démons.

Pas d'onirisme hypertrophié dans ce roman, mais un divertissement certain pour le lecteur qui voudra trouver plus malheureux que soi en vivant un peu l'infortune contagieuse qui frappe tous les explorateurs du Yari et surtout ces paysans

commentaires



roulés qui découvrent le sens de la solitude, du pénible et de l'inutile avec une désolante évidence. Ce qui rappelle ces vers des *Plaideurs* de Racine:

— Hé! monsieur, peut-on voir souffrir des malheureux?
— Bon! cela fait toujours passer une heure ou deux.

Christian Desilets



JEAN DE FLORETTE
Marcel Pagnol
Julliard, 1986; 19,95 \$

Nous devons sans doute au succès commercial de l'œuvre cinématographique de Claude Berri, dont des photos ornent le livre, de redécouvrir une si belle écriture, sans faille, limpide et rafraîchissante comme l'eau qui

sourd. N'importe que vous ayez vu le film: lisez ce double roman. Parcourez-le d'abord d'un trait, à cause du punch final, puis tout doucement et en choisissant des pages un peu au hasard pour imprégner vos yeux des images que chaque mot recèle.

Un long poème qui chante la merveilleuse harmonie de l'homme avec une nature à la fois hostile et salvatrice, belle et dure, comme les tempéraments qu'elle forge. Un long poème qui raconte l'acharnement de deux hommes à se débarrasser du citadin venu s'installer sur le lopin de terre qu'ils convoitent secrètement.

Claude Régnier

LA MORT DANS LA PEAU
Robert Ludlum
Robert Laffont, 1986; 19,95\$

Vous mélangez une forte dose d'exotisme à des litres de sang, des kilos de lames tranchantes, un choix d'armes meurtrières, un bouquet d'explosions, quelques dialogues de sourds parfaitement inutiles et vous obtenez une de ces briques que votre nom fera vendre comme des œufs en solde. Il ne suffit pourtant pas d'une bonne réserve d'encre et de papier pour pondre un polar honnête.

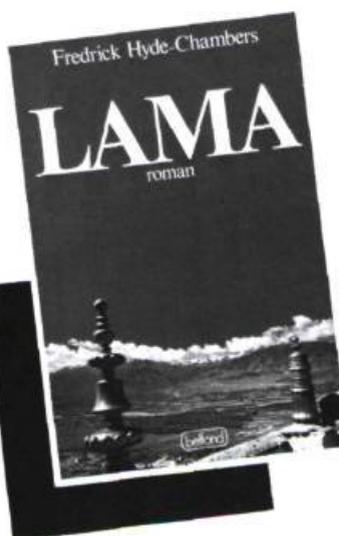
Autant j'avais littéralement dévoré *La mémoire dans la peau* du même auteur, autant je me suis jeté sur ce nouveauté comme un ignoble anthropophage. J'ai frappé un os! Dans le premier cas, Ludlum raconte l'épopée de Delta-Bourne-Webb qui essaie de trouver sa véritable identité tout en échappant à de multiples attentats fomentés par ses ex-employeurs. Ici, ils n'hésitent pas une seconde à kidnapper sa femme pour s'assurer qu'il acceptera de se transformer en super-tueur capable d'éliminer le super-tueur à la solde d'une bande de mauvais méchants nostalgiques du Kuo Ming



Tang en train de faire basculer Hong Kong dans le chaos.

Il réussit, évidemment. Je vous fais grâce des détails: j'aime le sang... en boudin (aux pommes, de préférence).

Claude Régnier



LAMA
Fredrick Hyde-Chambers
Belfond, 1986; 19,95 \$

Le Tibet, source contemporaine de tous les mystères, envahi par la Chine, exporte ses lamas dans nos Laurentides. C'est tomber bien bas. Là n'est pas le propos de ce livre qui cherche moins à nous fourguer sa mystique qu'à nous relater les tribulations d'un moine bouddhiste, Tsun Ripotché, à

travers un pays occupé dont la résistance cherche à se faire entendre auprès d'instances internationales qui sont d'autant plus sourdes qu'elles sont impuissantes à intervenir. Cela nous replace devant un Tibet réel dont nous n'avions guère entendu causer, tout à la contemplation d'un Tibet mystique que nous croyions inaccessible et imprenable comme il était relaté dans *Le livre des Maîtres*. Les dieux ne repoussent que ceux qui ont foi en eux. Voilà pourquoi il faut craindre l'athéisme militant...

C'est tout de même là un fort intéressant roman sur des gens qui tournent en rond dans un pays où le moulin à prière ne tourne plus. Tsun Ripotché illustre les prédictions de l'avant-dernier dalaï lama qui prédisait l'Armageddon tibétain: seules la foi et la patience auront raison d'une tyrannie qui ne sait pas en être une... L'auteur, Fredrick Hyde-Chambers, secrétaire général de la Société des études bouddhistes de Grande-Bretagne, évite donc de faire verser ce roman dans des afféteries religieuses de bazar et son premier roman devrait en enfanter d'autres.

Jean Lefebvre

LE MARI DE SA FEMME
Luigi Pirandello
Balland, 1986; 26,00 \$

À sa parution, en 1911, *Suo Marito*, en français *Le Mari de sa femme*, provoqua une espèce de scandale dans les milieux littéraires romains. Pirandello y mettait en scène une jeune romancière de génie, Silvia Roncella, lancée malgré elle dans les mondanités tourbillonnantes de la bourgeoisie artistique de Rome. Réserve, et même austère, l'héroïne du récit est affligée d'un mari qui, monnayant chaque ligne écrite par sa femme, bâtit ce qu'il considère avec fatuité comme son œuvre à lui: la réussite et la fortune de la grande Silvia Roncella. Les personnages et la



situation dans laquelle Pirandello les plaçait dans son roman évoquaient de façon troublante la personne et la carrière de Grazia Deladda (prix Nobel de littérature en 1926); c'est du moins ce que ricanèrent les critiques et les chroniqueurs mondains, qui se disputèrent gaie-ment cette pâture.

Devant l'ampleur et la férocité des bavardages, Pirandello empêcha la réédition du livre et entreprit d'en écrire une nouvelle version, où il gomme les ressemblances trop évidentes entre S. Roncella et G. Deladda. Il mourut avant d'avoir pu achever cette version, laquelle parut quand même quelques années plus tard par les soins de Pirandello fils. Ce texte remanié, désamorçé en quelque sorte, fut rapidement traduit en français. Mais la version maîtresse ne l'avait jamais encore été. Voici donc, pour nous, un Pirandello inédit. Ce «nouveau vieux roman» accuse-t-il son âge? Eh bien oui, par certains côtés... Cependant, l'intensité du texte est telle que l'on ferme volontiers les yeux sur des faiblesses thématiques, imputables, tout compte fait, aux accidents des modes littéraires.

Le récit de Pirandello est un va-et-vient minutieux entre le silence méditatif de Silvia Roncella et le grotesque à la fois obséquieux et bruyant de Giustino Boggio, *il marito*. Les œuvres de Silvia Roncella, plei-

nes et fortes, lui viennent d'une sorte d'ascèse dont les lois échappent à son inepte mari autant qu'à elle-même. Pirandello expose là toute une éthique de la profondeur, dans laquelle il semble placer l'origine et la nourriture de l'art. La gravité d'un tel propos aurait pu faire tourner *Le mari de sa femme* en roman à thèse. Or il n'en est rien grâce au spectacle hyperréaliste de l'insigne Boggio, «à cheval sur sa célébrité à elle, la trompette à la bouche» (p. 184).

Le cher époux se démène, se tortille dans tous les cercles littéraires influents, mendiant les articles, les préfaces, les plus petites marques d'estime, qu'il s'emploie à faire fructifier pour la plus grande gloire de sa femme, prétend-il. Sur les tréteaux de cette irrésistible et dérisoire commedia et dans le sillage de Boggio, Pirandello fait défiler une brillante suite de caricatures ambulantes: poètes, acteurs, journalistes, qui tous se moquent plus ou moins hypocritement du petit mari. L'admiration qu'ils pourraient porter à la romancière est comme coincée dans la bêtise de l'autre. Voilà peut-être la vision la plus saisissante du *Mari de sa femme*: sur les marges du tragique et du grand art se tient, avec son petit manteau, avec son petit chapeau, le Ridicule.

Dominique Chassé

LA COALITION suivie de UN RASKOLNIKOFF

Emmanuel Bove
Flammarion, 1986; 28,50 \$

Nicolas Aftalion (23 ans) habite Paris avec sa mère. Lui est incapable de travailler; elle, qui est veuve, n'a pour tout revenu que ce que son mari lui a laissé. Pour subsister ils doivent emprunter à la famille, aux amis ou à des inconnus. Incapables de rembourser, ils sont laissés à eux-mêmes, souvent mis à la porte des logements qu'ils habitent successivement et réduits à une misère autant



morale que physique. Ils attendent l'événement imprévu qui saurait les distraire, ce petit quelque chose, aussi insignifiant dût-il être, qui dérèglerait la monotonie de leur vie. «Tous attendaient quelque chose». Tous, car ce sont aussi ces autres personnages qu'ils rencontrent au fil des pages, des gens souvent minables, désabusés, comme eux. Désillusionnés devant tout le tragique de la vie humaine, ce sont eux tous qui forment *la coalition*.

Comme dans les autres romans de Bove, l'injustice qui rend le personnage marginal, impuissant à assumer une existence qu'il souhaiterait ingénument belle et douce, la richesse des observations, ou la minutie des descriptions poussées dans ses caractéristiques les plus extrêmes, sont traitées avec une vraisemblance, une humilité quasi déconcertante. Par cette peinture d'un réalisme touchant, toute la thématique bovine emprunte, une fois de plus, l'élan et le ton de génie. Alain Clerval écrit à propos de l'œuvre romanesque de Bove: «C'est la vie quotidienne avec son réseau de contraintes, de vexations, de formalités humiliantes, la difficulté d'être, qui apparaissent comme la nasse de plomb où ses personnages viennent se prendre et s'engluent, prisonniers de leur propre misère morale et d'une fatalité produite par la maladresse». *La coalition* (1927) et *Un Raskolnikoff* (1932) que Flammarion a

réunis en un seul volume sont deux types de récit nettement représentatifs de cet univers pitoyables et désolant.

François Ouellet

AU NOM DE LA REINE DE SABA

Annette Colin-Simard
Orban/Fayard, 1986; 24,95 \$

Il est divers prétextes pour aborder le genre historique. On peut notamment vouloir jeter un éclairage plus défini sur certains tournants de l'histoire humaine afin de faire l'apologie d'une idée, d'un concept. Ici, même si maladroitement et avec des naïvetés dignes d'une jeune interne de pensionnats, Annette Colin-Simard tente de nous restituer une Reine de Saba hantée, à la suite de son père, par l'idée d'un dieu supplétif qui connaîtrait la miséricorde et l'amour. Elle enverra, à l'insu de son clergé officiel, des fidèles chercher en caravanes cet additif de dieu qui doit bien nicher à un des quatre coins de ce monde dont on ne sait pas encore qu'il est rond et qui pourrait bien être un parallépipède comme il y en a tant dans la tête des gens. Hourra pour elle! Dans le grand bazar d'un monde pourri de barbarie, elle le trouvera ce dieu en terre d'Israël et Salomon avec. Le monde pourra se conforter encore pour un temps dans de nouvelles certitudes, le temps que les gens de ce temps-là, 950 A.V.J.C., comprennent de quoi il en retourne et qu'un nouveau contradicteur se lève.

Annette Colin-Simard a déjà publié, chez Fayard, *Les apparitions de la Vierge, leur histoire*. L'ouvrage fut couronné par l'Académie française. L'auteure serait-elle admise dans le secret des dieux?

Jean Lefebvre